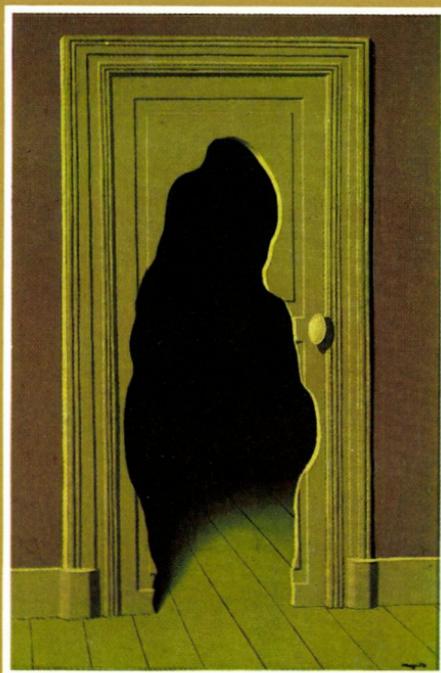


Joyce McDougall, Octave Mannoni,
Denis Vasse, Laura Dethiville

Le divan de Procuste

Le poids des mots,
le mal-entendu du sexe

Présentation
de
Maud Mannoni



L'ESPACE ANALYTIQUE
DENOËL

Extrait de la publication

LE DIVAN DE PROCUSTE

Joyce McDougall, Octave Mannoni,
Denis Vasse, Laura Dethiville

Le divan de Procuste

Le poids des mots,
le mal-entendu du sexe

Présentation
de
Maud Mannoni

L'ESPACE ANALYTIQUE
Collection dirigée par Patrick Guyomard et Maud Mannoni

DENOËL

© by Joyce Mc Dougall, Octave Mannoni,
Denis Vasse, Laura Dethiville
et Éditions Denoël, 1987
19 rue de l'Université, 75007 Paris
ISBN 2-207-23411-8

La mise au point du texte a été réalisée par Laura Dethiville
On doit à Patrick Salvain sa mise en forme définitive.

1985-1986

Présentation

Maud Mannoni

Ce livre issu des *conférences et débats* du C.F.R.P. * rassemble des textes cliniques autour de la direction d'une cure.

Ainsi Denis Vasse, à propos de l'analyse d'un cas limite, nous parle du jeûne et de l'anorexie et montre comment la « demande » génitale prend parfois chez le sujet des allures de violence d'une bouche « non castrée », non articulée à un corps différencié, *bouche d'enfer, trou noir, bouche d'égout, bouche cousue, bouche disparue*. L'activité vaginale au niveau d'un vécu peut ainsi devenir pour le sujet l'équivalent d'un fantasme d'étranglement. Aussi est-ce tout ce qui se passe de dénié ou de refusé dans l'espace d'un corps que l'auteur tente de cerner dans une situation transférentielle, là où la patiente ne peut faire totalement abstraction du corps de l'analyste, des mots de l'Autre. Évoquant ce trajet d'une analyse difficile et éprouvante pour l'analyste, il montre comment *le goût des choses* s'est trouvé chez la patiente déconnecté à un moment du *poids des mots*, comment les mots entendus et les mots dits sont ainsi devenus porteurs de mort pour l'analysante. Car une telle vie à l'abri d'un mur sans ouverture est ce qui advient dans le rapport de

*. Centre de Formation et de Recherches Psychanalytiques, 28bis rue de Bourgogne, 75007 Paris.

l'enfant à une mère dépressive, lorsque les aliments reçus et les mots entendus ne s'articulent à aucun sourire. N'est-ce pas à rapprocher du cas des nourrissons mourant d'inanition, le désir de communiquer par le regard et l'audition étant pour eux plus essentiel que l'instinct nutritif? Si, en effet, la mère se referme en elle-même et perd le goût de vivre, l'enfant interprète le vécu de sa relation à l'Autre sur le mode du rejet. *Les psychanalystes*, peut dès lors nous dire l'auteur, *n'ont pas fini d'entendre* « à quoi ça sert de manger », « à quoi ça sert de vivre », « à quoi ça sert de parler ». Les interventions de Françoise Dolto tout au long du débat y font écho et viennent élargir le champ d'une réflexion sur la souffrance du psychotique. Elle apporte ainsi en contrepoint son propre questionnement sur un certain mal de vivre de l'enfant là où il se trouve piégé dans le *mal-entendu du sexe*.

Laura Dethiville nous raconte pour sa part l'histoire d'une adolescente « coincée », absente à la vie, et cela à partir d'un non-dit dans la génération des parents. Dénouant devant nous les fils d'un drame (*le poids du non-dit*) remontant à la troisième génération, elle nous permet de voir comment c'est à la faveur de la levée du secret que la pré-adolescente va retrouver le goût de vivre.

Joyce Mc Dougall a choisi quant à elle d'exposer une tranche d'analyse d'un patient adulte dénommé « pervers ». Elle montre comment les scénarios érotiques se révèlent être pour ce sujet des outils de survie psychique. Les difficultés des parents à vivre leur sexualité ont en effet amené ce patient à se construire une vie sexuelle sur le mode décrit par Freud des « aberrations sexuelles », soit du refus d'assumer les angoisses de castration œdipienne. Sous le terme de « néo-sexualité », Joyce Mc Dougall décrit les « solutions » trouvées par le sujet pour acquérir une identité. Avec la démarche winnicottienne qui lui est propre, elle nous donne de façon magistrale l'illustration clinique d'une *création*

sexuelle mise au service du dépassement d'un « vécu » de mort intérieure chez le patient. Ainsi nous montre-t-elle comment c'est à triompher du vide interne que le patient est amené à faire qu'Éros soit gagnant sur la mort.

Le livre s'ouvre et se referme sur les contributions d'Octave Mannoni. Dans le *Divan de Procuste*, il oppose la figure de Procuste (le brigand normalisateur) à celle de l'analyste. L'enjeu est ici de souligner l'écart séparant la rééducation de l'analyse et de mettre l'accent sur ce qui différencie *l'interprétation de l'intervention analytique*. *C'est avec notre savoir – sans nous y référer – que nous trouvons, nous dit-il, les interventions à faire*. C'est donc tout un aspect créateur de l'analyse (au sens winnicottien du terme) que l'auteur reprend ici à son compte. *C'est le patient, montre-t-il en effet, qui a raison et qui fait tout le travail. Il s'agit seulement de l'aider à le faire – et non de le faire à sa place*.

C'est aussi la question des impasses rencontrées par l'analyste à propos de *l'interprétation* sur laquelle revient alors Octave Mannoni dans un autre texte consacré au *langage schizophrénique*. Il s'y interroge sur la façon dont le schizophrène élimine du langage le signifié pour conserver seulement le signifiant. Mais, contrairement à la démarche qui fut celle de Bion, il cherche à prendre en compte les effets du discours familial sur ce que l'on appelle parfois la surdité psychique du schizophrène. On voit dès lors que ce n'est pas tant le signifié qui est en cause que la nécessité pour le patient de se construire un monde où peut être annulé le discours de la mère. C'est en effet à la langue maternelle qu'il a besoin d'échapper.

Si les symptômes du schizophrène ne se présentent pas dans le champ du langage, les troubles du langage, indique l'auteur, en sont toutefois à l'origine. Et d'interroger à partir de là ce qu'il en est de l'adulte susceptible de recevoir ou non ce que dit le schizophrène. Car *le réel*, précise Octave Mannoni, *ne peut être structuré grâce au seul signifiant, il y a aussi un*

signifié à prendre en compte. Or, ce dont le schizophrène se protège, c'est de la peur que la langue n'ait un sens. N'y aurait-il pas, peut dès lors conclure l'auteur, dans la langue elle-même, quelque chose de redoutable, sans que nous puissions encore dire de quoi il s'agit?

On voit que si ce livre pose nombre de questions sans prétendre à résoudre tout ce qu'il soulève de problèmes, il interpelle l'analyste au plus vif de sa pratique quotidienne et de ce que celle-ci lui fait rencontrer d'énigmes.

1

Le divan de Procuste

Octave Mannoni

Je pense que le futur analyste court un danger (...) lorsqu'il lui semble qu'il existe une coïncidence exacte entre les particularités du cas et la théorie. C'est ce que j'aimerais qualifier de fuite dans la terminologie la plus vaine, la plus éloignée de la réalité.

THEODOR REIK *

*. *Le Psychologue surpris*, Denoël, 1976.

Tout le monde connaît Procuste. D'après une légende grecque, c'était un brigand qui offrait son hospitalité aux voyageurs égarés. Il les couchait sur un lit de fer, et, s'ils étaient plus longs que le lit, il coupait ce qui dépassait. S'ils étaient plus courts, il les allongeait de force. C'était, pour ainsi dire, un *normalisateur*. Faisons de lui le patron de ceux qui font passer des tests, ou qui comptent sur quelque rééducation. Le but de la psychanalyse est quand même différent, c'est de faire que les analysants deviennent, non pas conformes à la norme, mais *eux-mêmes*.

Le moyen dont l'analyse dispose, c'est ce qu'on appelle l'*interprétation*, ou l'*intervention* de l'analyste, termes qu'on emploie assez indifféremment, bien (comme on le verra) qu'ils n'aient pas, au fond, le même sens. La notion d'interprétation (ou même d'intervention) est particulièrement obscure bien qu'elle soit probablement des plus importantes. A cette obscurité, il y a de bonnes raisons.

Pour comprendre les effets que peut ou doit ou devrait avoir l'interprétation, il faut d'abord la prendre à son degré zéro et considérer le cas où une analyse peut réussir sans que l'analyste interprète rien. Car on ne pourrait, évidemment, rien dire des effets de l'interprétation, si les résultats étaient

les mêmes quand, d'interprétation, il n'y en a pas. Et il suffirait de se taire pour venir à bout des névroses.

Nous savons, par Kardiner, que Freud faisait quelquefois des analyses muettes. C'était toujours avec des analysants qui l'ennuyaient. Kardiner, déjà analysé en Amérique, était venu à Vienne compléter cette analyse. Deux autres patients de Freud, à l'époque, deux Anglais, Strachey et Rikman, invitèrent un jour Kardiner à prendre le thé, pour lui poser une question : « Est-ce que Freud parle avec vous ? » Or, avec Kardiner, Freud était plutôt bavard, tandis qu'il se taisait absolument avec les deux Anglais. Strachey le soupçonnait même de dormir pendant les séances.

Kardiner explique, de cette façon, le fait que pendant quelques années, régna, en Angleterre, la mode du silence absolu de l'analyste. Mais nous n'avons quand même pas de théorie de l'analyse muette.

Freud a longtemps hésité devant ce genre de question, mais à propos d'un autre problème. Dans l'*Inconscient*, de 1915 (p. 194 de la *Standard Edition*, tome XIV), il écrit : « C'est une chose très remarquable que l'inconscient d'un être humain puisse réagir sur celui d'un autre sans passer par le conscient. » Seulement, il fait aussitôt une réserve : « Cela reste à prouver », dit-il. Il est dans l'embarras, mais il assure qu'en *termes descriptifs*, c'est indéniable. « Et pourtant, dit-il, si le fait est indéniable, il n'est quand même pas acceptable *théoriquement*. » Mais c'est peut-être là la définition de l'illusion ! Il est indéniable que le bâton plongé dans l'eau se montre brisé. Cependant, c'est contraire à la vérité. La vérité, c'est la loi de la réfraction qui *explique* l'illusion. La télépathie reste donc une illusion, mais savons-nous l'expliquer ? Et puis nous avons de bonnes raisons de penser que Freud aurait dû en savoir un peu plus sur l'analyse muette : *la sienne !*

En effet, Freud, à cette époque, avait déjà fait de nombreuses séances « d'analyse » (muette) devant la statue de

Moïse par Michel-Ange... Il aurait donc dû en savoir plus long sur les analyses muettes, puisque Moïse, certainement, ne pouvait que la boucler, et qu'il y avait vraiment peu de chances qu'il y eût quelque échange entre l'inconscient de Moïse – ni même de Michel-Ange – et celui de Sigmund. Pas de télépathie possible dans le cas du Moïse!

Cet exemple n'est pas évidemment une preuve absolue, mais il nous met sur une certaine voie. Dans une situation d'analyse muette, le psychanalysant se fournit sans doute à lui-même des interprétations, ou quelque chose qui ressemble à ce qu'on appelle – peut-être à tort – des interprétations. (Je reviendrai sur ce problème de la *Deutung* opposée à l'*intervention*. C'est une question très importante, mais nous la retrouverons.)

Ce n'est pas une question nouvelle. Dès les toutes premières années du XVII^e siècle, par exemple, Cervantès nous avait montré comment Sancho jouait à sa façon le rôle de l'analyste pour faire revenir Don Quichotte à la raison. Sancho disait simplement : *Mire vuestra Merced lo que dice, Señor*. (Que votre grâce examine bien ce qu'elle dit, monsieur.) On peut, en effet, se demander qui est donc l'interpréteur et qui est l'interprété.

Ainsi, nous avons une vue un peu plus claire de ce qu'est l'interprétation ou l'intervention. Ce n'est pas plus le privilège de l'analyste que celui de l'analysant. Cependant, Freud nous a montré d'autres aspects, très différents, de la façon dont il concevait la fonction de l'analyste. S'il se taisait absolument avec Strachey et Rikman, avec d'autres il semblait capable de faire beaucoup plus de forcing. Ainsi, dans le post-scriptum à *Inhibition, Symptôme et Angoisse*, il nous étonne quand il écrit : « Si la résistance est inconsciente... nous la rendons consciente. Si elle est consciente, ou après qu'elle l'est devenue, nous promettons au Moi des avantages ou des récompenses s'il abandonne ses résistances. » Il me semble que Freud ne pouvait marchander ainsi que dans les

entretiens préliminaires – et encore... Au cours d'une analyse, un tel forcing serait déplacé et inefficace. Bien que Lacan, de son côté, ait avancé une formule plutôt risquée en offrant à l'analyste *la direction de la cure*, mais, après tout, c'est concevable que le grand veneur *dirige* la course, bien que ce soit le *cerf* qui la *mène* où il veut. Quand même il ne faut pas assimiler une analyse à une corrida! En nous posant d'abord le problème de l'abstention et du silence (avec Strachey) et ensuite celui de l'acharnement thérapeutique, Freud nous a légué des questions qui n'ont pas été, pour ses successeurs, complètement clarifiées. Et les routines, parfois fécondes, qui s'établissent avec le temps, nous opposent aussi quelquefois des difficultés inévitables – du point de vue de la doctrine.

Les moments où l'analyste joue un rôle de leurre, d'appeau (de *decoy duck*, ou de *Trügbild*), peuvent se présenter dans toute analyse et, certes, il se passe dans une analyse beaucoup d'autres choses que des échanges de parole. Cependant, l'interprétation doit y fonctionner, soit qu'elle vienne de l'analyste, soit que l'analysant ait à la trouver tout seul. Mais, s'il en est ainsi, cela pourrait nous laisser perplexes devant la nature même de l'interprétation, et, en même temps, devant le genre de rapport qu'elle doit avoir avec la métapsychanalyse, c'est-à-dire avec ce qu'on appelle – assez mal, d'après moi – la théorie. (Freud n'emploie jamais le mot *théorie*, vous le savez, sinon pour les « théories » des enfants. Par exemple, leurs « théories » de la sexualité.) (Mais ses successeurs emploient beaucoup ce terme de théorie...)

Une intervention ne doit pas contredire la théorie – à moins, bien entendu, que nous n'ayons quelque raison de lui faire corriger ou compléter une exigence théorique qui nous paraît dès lors devoir remettre le savoir en question, ce qui est relativement rare, après tout. Elle n'est efficace que si elle est énoncée au bon moment, en vertu de la règle qu'on peut bien condamner quelqu'un, *in absentia* (par

Le divan de Procuste

Le poids des mots, le mal-entendu du sexe

Les thèmes: En quoi l'intervention analytique rompt-elle avec la rééducation et se sépare-t-elle de l'interprétation préfabriquée? Comment cela permet-il d'opposer l'analyste à *Procuste*, figure même du brigand normalisateur? Ces questions avancées par Octave Mannoni ouvrent ce recueil de textes cliniques prolongés par des débats.

Denis Vasse montre ici à propos de l'anorexie comment le *goût des choses* s'est trouvé, chez une patiente, déconnecté du *poids des mots*, ces derniers devenant porteurs de mort lorsque l'enfant confronté à une mère dépressive se mure à l'abri d'une vie sans ouverture. *Mal-entendu du sexe*, évoque en contrepoint Françoise Dolto...

Laura Dethiville raconte pour sa part l'histoire d'une adolescente qui aura pu retrouver le goût de vivre à la faveur de la levée d'un *non-dit* familial concernant un secret remontant à la troisième génération. Joyce McDougall expose, quant à elle, comment les scénarios érotiques "pervers" peuvent constituer des moyens de survie psychique et en quoi une *création sexuelle* peut permettre à un patient en analyse de dépasser un vide interne éprouvé.

Octave Mannoni enfin interroge le *langage schizophrénique* qui tend à annuler le sens pour échapper au discours maternel. Comment dès lors entendre et recevoir ce que dit le schizophrène? Et la langue elle-même ne comporte-t-elle pas quelque chose de redoutable et de méconnu? Là encore, l'analyste est interpellé au plus vif de ce que sa pratique lui fait rencontrer d'énigmes...

Intervenants aux débats: Jean Bellemin-Noël, Léon Chertok, Monique David-Ménard, Françoise Dolto, Dominique Guyomard, Patrick Guyomard, Maud Mannoni, Octave Mannoni, Jacques Nassif, Jacques Sédar, Conrad Stein, Josée Van Tran, Claude Veil.

Les auteurs: quatre psychanalystes appartenant à des écoles différentes de psychanalyse. Parmi eux, deux anciens compagnons de Lacan.

L'ESPACE ANALYTIQUE

Collection dirigée par Patrick Guyomard et Maud Mannoni
aux Editions Denoël, Paris

Photo de couverture:
Magritte, *La Réponse imprévue*, 1933,
coll. musées royaux des Beaux-Arts, Belgique.

© A.D.A.G.P. Paris, 1987.



9.87 
ISBN 2.207.23411.8

98 FF TTC